

REVUE DE PRESSE

au 23 juillet 2020



LE 24/06/2020

Le temps des canicules

▶ ÉCOUTER (4 MIN)



À retrouver dans l'émission

LA TRANSITION par Hervé Gardette



S'ABONNER

CONTACTER L'ÉMISSION



Ravages n° 1 - Après la fièvre, la canicule

D'Oeuvre collective

Massot éditions, 2020

Description

Nouvelle formule de la revue qui propose, dans chaque numéro, l'intervention d'une vingtaine d'auteurs et de plasticiens venant de pays et d'horizons différents. Cette livraison propose un dossier sur la canicule avec un tour du monde des canicules et une enquête sur ses effets sociaux, physiologiques ou encore psychologiques. (résumé Electre)

Le Novascope avec Frédéric Joignot et Paul Séré

Cette semaine, Bernard Zekri reçoit le fondateur de la revue *Ravages*.

Dimanche 21 juin 2020 • 49:59

Bernard Zekri reçoit le journaliste Frédéric Joignot, grand reporter et ex-rédacteur en chef du magazine *Actuel*, venu présenter la nouvelle formule de sa revue *Ravages*, née pendant les années Sarkozy. Le dernier numéro de *Ravages* s'intitule "Après la fièvre, la canicule". *Ravages*, c'est une revue littéraire, d'idées, et de provocations théoriques, dans une époque de "ravages".

Visuel © Twitter



ESSAI

L'écologie subversive de Noël Mamère



JOHANKE REINOLFF

L'ancien journaliste et député souligne l'urgence d'un combat très politique, indissociable du combat social.

Combien de rendez-vous ratés depuis ce premier « Jour de la Terre » d'avril 1970, lorsque vingt millions d'Américains, jeunes pour la plupart, ont battu le pavé ? Dans un ouvrage très personnel qui est aussi l'histoire de son combat, Noël Mamère retrace les grandes étapes d'une déjà longue bataille écologiste « pour sauver nos vies ». Pour la mener à bien dans une situation d'urgence extrême, Mamère nous propose à la fois une éthique et une politique. Il enracine ce combat dans une histoire philosophique et spirituelle en rendant

hommage aux grands visionnaires que furent Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, sans oublier l'ancêtre, Élisée Reclus. Dans leur sillage, il poursuit une quête de cohérence. On ne peut pas être écologiste si on n'est pas pleinement engagé dans le combat social, si on est indifférent au sort des immigrés. On ne peut affronter les défis planétaires si on n'a pas conscience que l'on est face à un système global. Ce système, Mamère le dissèque dans tous ses aspects, économiques et culturels. Au centre, bien sûr, des multinationales toutes-puissantes, principalement de l'industrie du pétrole, et

NOËL MAMÈRE
L'ÉCOLOGIE
POUR SAUVER
NOS VIES



L'écologie pour sauver nos vies
Noël Mamère,
Les petits matins,
156 pages, 14 euros.

Des enfants participent au mouvement Extinction Rebellion à Madrid le 29 mai 2020.

leurs soutiens politiques. Il cite évidemment Reagan et Bush père, qui ont anéanti les efforts de leur prédécesseur, Jimmy Carter, à qui il rend un étonnant hommage. Il raconte cette anecdote qui témoigne de la rage furieuse d'un Reagan qui, aussitôt élu, s'empresse de démonter les panneaux solaires que Carter avait fait poser sur le toit de la Maison Blanche.

Mais il n'y a pas que ceux qui agissent à visage découvert. Il y a aussi les spécialistes du double discours. Macron est de ceux-là. Mamère fustige les « cyniques », les « imposteurs » et les « négationnistes BCBG », comme Onfray, Bruckner et autres Enthoven, qui attaquent la jeune Greta Thunberg pour ne pas affronter ouvertement la cause qu'elle défend. Il remet aussi à sa place l'opportuniste Chirac qui clamait « Notre maison brûle », mais se gardait de dénoncer les causes et les coupables de cette situation, préférant y voir la conséquence d'un fléau naturel. Façon de dépolitiser le sujet. À l'inverse, Mamère, lui, politise. « L'écologie, dit-il, est la seule idée subversive de ce début de millénaire. » Autant dire qu'il n'est pas un adepte du ni droite ni gauche. Il note que Nicolas Hulot a fait la démonstration qu'on ne pouvait rien dans un gouvernement qui n'est pas écologiste. Les écologistes, dit-il, doivent rassembler avec leurs alliés naturels en se gardant de céder à l'ivresse de l'hégémonie. Personne ne parviendra seul à transformer le modèle dominant. En cela, son livre est d'une évidente actualité politique. Et pas seulement en raison de l'urgence climatique. Au passage, il donne un sérieux coup de griffe aux intégristes de l'écologie. Les collapsologues et autres « écologistes identitaires » qui pensent leur survie quand il faut repenser la vie. **Denis Sieffert**

La gauche contre les Lumières ?

Stéphanie Roza, Fayard, 200 pages, 18 euros



Dans cet essai, la philosophe Stéphanie Roza défend avec force l'héritage des Lumières. On peut regretter qu'elle se choisisse parfois des adversaires trop faciles, plus déraisonnables qu'« irrationnalistes ». Elle n'a aucune peine non plus à terrasser les ex-nouveaux philosophes qui faisaient des Lumières les ancêtres de tous les totalitarismes. Son travail, quoique discutable, prend en revanche de la hauteur quand elle s'attaque à Adorno et à Foucault. Si elle garde trop opiniâtrément le temple de l'universalisme, elle ne ferme jamais le débat. Son véritable sujet est l'identité de la gauche. Et en cela, évidemment, il nous intéresse.

«Après la fièvre, la canicule»

Revue Ravages, juin 2020, 144 pages, 15 euros.

Après sept ans d'absence, la revue *Ravages* a choisi de s'intéresser à un thème parfait pour l'été : la canicule. Textes originaux ou repris d'ouvrages et de journaux du monde entier témoignent des mégafeux en Californie et en Australie, du « jour le plus chaud » en France en 2019, du smog à New Delhi, mais aussi de la colère citoyenne face à l'inaction étatique. Les photos sont aussi belles que terrifiantes. Margaret Atwood, Naomi Klein ou Pablo Servigne mettent leur plume au service d'une prise de conscience sur notre rapport au vivant et notre entrée dans l'ère du pyrocène.



Ce qui dépend de nous

Manifeste pour une relocalisation écologique et solidaire

Attac, Les liens qui libèrent, 96 p, 10 euros.

Les alternatives à la « folie du tout-marché » sont éprouvées depuis plus de vingt ans. Elles sont « mûres, crédibles et radicales », mais nécessitent d'être diffusées auprès du plus grand nombre et de « nourrir nos luttes par des complicités et des alliances inédites ». Pour servir ce dessin, Attac a réuni une quarantaine d'auteurs autour d'un manifeste aux faux airs de programme unitaire, dans lequel elle défend la relocalisation écologique et solidaire de l'économie comme idée commune à toutes les mobilisations. Une manière de prévenir : aucun changement ne viendra de lui-même à la faveur de la crise du Covid-19.

Filtré pour vous :
essais, documents, débats.



Les
99 étés
d'Edgar
Morin

UN SIÈCLE EN 10 LIVRES.
LIRE P.6-7

Édit^Orial

L'agence de presse des idées

Les analyses, les opinions, les critiques débordent de partout. Et c'est tant mieux. Mais qui les produit, les diffuse ou les dispute ? Où sont les influences (et les arrière-pensées) ? Il manquait un média d'information sur cette actualité. *Le Caoua des idées* veut rendre compte de ces idées et mentalités qui façonnent le monde.

Premier gisement impressionnant que nous explorons comme une odyssee : des milliers d'essais et de documents sont publiés chaque année en France – sans que l'on en apprécie vraiment la portée. Notre terrain d'enquête est riche et varié comme l'est le pouvoir intellectuel : Recherche, universités et grandes écoles, édition et médias, mais aussi État, collectivités, administrations, syndicats et entreprises, mais encore associations, réseaux sociaux et foyers de réflexions et d'expériences...

Au fil de l'actualité intellectuelle filtrée pour vous, puissions-nous vous aider à voir plus clairement dans le marc des idées.



Emmanuel Lemieux &
Marion Rousset

SOMMAIRE

- P.2 **Tendances** : La France qui vient ; Dernier brunch avant la fin du monde.
- P.3 Réparer le monde.
- P.4 **L'Influenceur** : L'éditeur du Covid.
- P.5 **Sucre** : Stop aux réseaux sociaux !
- P.6-7 **Toast !** : Edgar Morin.
- P.8 **Crash-test** : « La France a perdu le goût du progrès ».

« Je rêve d'un grand **big bang** intellectuel »

Nouveau directeur général de *Libération* et essayiste, Denis Olivennes revient sur les facettes du modèle français à l'épreuve de la pandémie. LIRE P. 8

TENDANCES

Dans la veine du livre de tendances et de signaux plus ou moins faibles, deux essais, *Dernier Brunch avant la fin du monde* et *La France qui vient*, sortent leur baguette du Mikado des hypothèses.

Smoothie Roland Barthes

Le **steak-frites** a été remplacé par l'avocado toast (en attendant sa destitution inéluctable), Greta Garbo par Kim Kardashian, la DS par la trottinette. Telle serait la France du XXI^e siècle. Une trentaine d'ingrédients constitue le smoothie Roland Barthes, concocté par Célia Héron et Floriane Zaslavsky. De l'aspirateur à clitoris (si, si !) à la pratique du yoga en passant par d'autres morceaux de bravoure comme la Fomo (de l'anglais : *Fear of Missing Out*, la peur de passer à côté), le ghosting (fantomisation des rapports sociaux), la cigarette électronique, les émoticônes, la campagne aménagée et les tiers-lieux, les alertes du GIEC et la disruption, voilà le cocktail estival idéal pour les intellos précaires ! Ils s'amuseront (en réfléchissant, et aussi l'inverse) de l'écart si ce n'est de la dérive des continents culturels, entre les *Mythologies* de 1957 et celles de 2020. Un tout autre siècle. Un tout autre monde



Célia Héron et Floriane Zaslavsky, 18 juin 2020, Paris.

©Olivier Roller pour Les Influences.

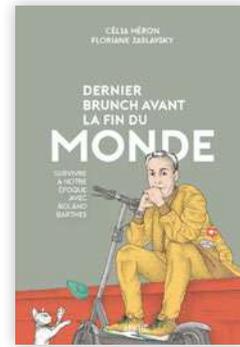
innervé par Internet. On note l'absence (remarqué) du gilet jaune et du kebab, mais au fil des exemples décortiqués, le duo d'autrices fait le récit d'une société et d'une génération trentenaire prise dans la culture commerciale de masse. **Gavé avec de nouveaux récits et images** « dérivées d'une élite économique ou intellectuelle désormais internationale », le « Français moyen » à l'éthos « petit bourgeois » s'est

industriellement transformé – comme on parle des plats surgelés, mais tout en restant dans la moyenne indéboullonnable. « *Les grandes lignes de démarcation entre catégories sociales se sont érodées, assurent les autrices, en même temps que les imaginaires communs qui y étaient rattachés. La grande machine à mythologies, elle, ne s'est pas pour autant arrêtée de tourner.* »

SUITE P. 2

La peur de passer à côté (Fomo), la fantomisation des rapports sociaux (ghosting), les émoticônes, la cigarette électronique, la campagne aménagée... Tout l'imaginaire de la mondialisation et de la culture commerciale.

Héron & Zaslavsky détectives retiennent cette phrase de leur arrière grand-père Roland Barthes : « *Je réclame de vivre pleinement la contradiction de mon temps, qui peut faire d'un sarcasme la condition de la vérité* ». Que reste-t-il en effet comme marge de manœuvre pour déjouer toutes ces figures consuméristes imposées ? Si ce n'est l'ironie des deux observatrices qui, de goutte acide en goutte acide, finira bien par infiltrer le blindage du marketing. Ou pas.



Dernier Brunch avant la fin du monde, Célia Héron et Floriane Zaslavsky, Arkhè, 272 p. 18,50 €.

Le monde qui vient, juste avant

Paru juste avant la Covid-19, un article de l'ouvrage collectif avait particulièrement attiré l'attention, celui de la « crêpe de nuit ». Cette crêpe que les jeunes des banlieues ne pouvaient qu'aller débusquer la nuit en centre-ville, tel un anneau d'Heroïc fantasy, est depuis implantée dans la France périphérique. Nouveau symbole de la street-food et synthèse de la cuisine mondialisée, on peut tout mettre sur cette farine. Et c'est comme cela que l'on aborde aussi l'expérience de pensée d'un cahier de tendances. Mais la pâte à crêpe de *La France qui vient* s'est retrouvée sous clé de mars à juin, durant le Grand confinement (comme on dira dans les livres d'histoire du futur).

« *Dans ce cahier riche d'une trentaine de signaux faibles, de passions contemporaines et d'air du temps, nous avons dessiné ce futur qui fuit déjà* » annonçaient les promoteurs de l'ouvrage qui mobilise des journalistes, des ramasseurs-cueilleurs de concepts plutôt que des chercheurs académiques. Ils ne croyaient pas si bien dire. Figé, le film ne reprend plus vraiment son cours prédestiné. Pas un ralenti technique avant l'accélération ordinaire, pas de reset non plus. Un entre-deux qui peut produire des monstres politiques, des chimères intellectuelles, des bifurcations inattendues ou de la stagnation périlleuse. Et c'est en cela que le statut du livre qui était censé s'imposer en autorité intellectuelle séductrice a changé pour devenir petit document historique lesté de gravité.

Parrainés par la Fondation Jean-Jaurès, les deux auteurs, Thierry Germain et Jean-Laurent Cassely qui ont cornaqué l'œuvre ont un sens politique et social qui d'ordinaire est évacué de ce genre de litté-

rature, ou prend les formes exagérées de la contre-culture pour amuser la galerie. Dans les traits repérés, « l'effondrement » se retrouve au sommaire, tout comme « l'archipélisation » (qui n'a fait que s'approfondir dans le secret des chambres), les émeutes urbaines, la distinction de classes ou la lutte des « *Anywhere* » et « *Somewhere* » (contribution de son théoricien, le journaliste David Goodhart). Le temps est à l'hybride rappelle la philosophe Gabrielle Halpern. Mais toutes ces dimensions revêtaient dans le livre, comme un petit goût de bonbon fun acidulé qui ne semble plus de saison.

Deux idées motrices résistent : le localisme comme impératif politique et l'État redevenu une star de la providence.

Ainsi l'expert social Denis Maillard a vu sa thèse sur le « *back office* » (les premiers de corvée, les métiers des coulisses) validée par l'événement pandémique, mais elle ne figurait pas dans le livre. Il se concentrait plutôt sur son autre concept, les « *nouveaux corps intermédiaires de la société de marché* » que seraient les Cyril Hanouna, Stéphane Plaza et autres Christophe André. Dans ce parking des concepts, l'État avait le droit à une place minimale : un éclairage sur le « *nudge démocratique* », que la Haute Administration (que l'on appelle depuis le Confinement, « *l'État profond* ») expérimente sur la population. Mais il est redevenu une star de la providence qui n'était pas prévue dans cette dimension-là il y a encore quelques semaines.

De ce monde d'avant bizarrement décongelé, se forment les ruisseaux théoriques procédant de la même source phrastique : la notion localiste circule tout le long du livre, et semble s'imposer comme un impératif politique. Le sociologue des dynamiques territoriales, François Veltz, la déploie dans un article (thèse : pour réussir le tournant local, réinventer aussi l'État qui lie et relie tout), mais elle se retrouve un peu partout dans l'ouvrage (« *Groenland AOC* », « *Néoruralité* », ou « *Société écologiste* », sans oublier les crêpes de nuit). Veltz en pointe l'ambivalence : les petits pays ou les pays rabougris. « *L'émiettement ou l'affrontement* » estime, lui aussi, le journaliste des idées, Jean-Marie Pottier discutant le concept d'« *Archipelisation* » forgé par le directeur des études de l'IFOP, Jérôme Fourquet. Dans le monde de juste après, il se pourrait qu'on ait les deux : émiettement d'oasis et de métropoles aux particularismes socialement et écologiquement innovants, mais refermées sur eux-mêmes comme des bulles à filtre politiques, et affrontement toujours plus brutal et sans concession aucune entre nouvelles nations-titans décomplexées. Vous reprendrez bien une « *crêpe de nuit* » ?

E.Lx



La France qui vient. Cahier de tendances 2020, Jean-Laurent Cassely et Thierry Germain (dir.), L'Aube-Fondation Jean Jaurès, 208 p. 19,90 €.

Petites intelligences à tirer de la Covid-19.

PHILOSOPHIE

Au service des vivants

« C'est notre manière d'habiter qui est en crise. Et notamment par son aveuglement constitutif au fait qu'habiter, c'est toujours cohabiter, parmi d'autres formes de vie », avance Baptiste Morizot, philosophe et pisteur d'animaux sauvages dans *Manières d'être vivant*. Son essai aux accents prémonitoires paru juste avant le confinement trouve un écho dans le livre de sa consœur Corine Pelluchon, *Réparons le monde. Humains, animaux, nature*, publié lui fin mai. « Il est important que chacun ait conscience d'appartenir à un monde commun qui transcende sa communauté politique et qu'il pense l'humanité comme une, voire qu'il se sente relié aux autres vivants par une communauté de destin », écrit-elle.

Voilà donc deux voix qui laissent d'autant moins indifférentes que le Covid-19 est passé par là. D'après l'hypothèse privilégiée par la communauté scientifique, l'histoire d'un pangolin, animal sauvage habitué des forêts tropicales, qui n'avait rien à faire sur l'étal d'un marché d'une ville de 11 millions d'habitants. Et plus en amont, celle d'une chauve-souris qui n'aurait jamais contaminé ce fourmilier si elle n'avait pas été dérangée dans son habitat



Corine Pelluchon, ©Olivier Roller

naturel par l'exploitation humaine des territoires. Cette pandémie serait donc le fruit d'une humanité qui n'en finit pas d'imposer sa domination aux animaux. Pour Corine Pelluchon, « la mission de l'État est alors d'organiser les différentes sphères d'activité en remettant l'économie au service de la vie et des vivants et en essayant de promouvoir une juste habitation de la Terre ». À bon entendeur.

Marion Rousset

Manières d'être vivant, Baptiste Morizot, Actes Sud, 336 p., 22€.

Réparons le monde. Humains, animaux, nature, Corine Pelluchon, Rivages, 285 p., 8,80€.

REVUES

Réfléchir avant le prochain confinement

Après le petit virus de l'hiver-printemps 2020, les feux fous de l'été. L'excellente revue *Ravages* animée par Frédéric Joignot, sort de son sommeil, et réfléchit ici sur le thème de la canicule. Elle tire peu à peu le fil qui mène de la déforestation aux mégafeux, des zoonoses (nous y sommes) jusqu'aux ravages mentaux des organisations humaines et le début de la sixième extinction des espèces. Des textes forts (et parfois oubliés comme celui de David Wallace-Wells sur *La Terre inhabitable*), des analyses fouillées (géopolitique de la sécheresse) ainsi qu'une belle mise en scène de documents et de visuels.



Le déconfinement appelle une approche politique plus précise de l'écologie, plus grise, plus technique, mais aussi plus concrète. La revue *Écologie & Politique*, dirigée par Jean-Paul Deléage, s'interroge ainsi sur la notion de recyclage. Elle réfléchit sur les inventions du gaspillage et du bricolage, les exemples de sobriété des pays du Sud ou encore, plus original, « l'écologisation du livre d'occasion » (excellent article du sociologue Vincent Chabault).



Comment les intellectuels se sont-ils débrouillés durant le confinement pour s'informer (et se désinformer) et comprendre (ou pas) la situation ? *IDÉES* (revue conçue par L'Agence Les Influences, éditrice du *Caoua*) l'a demandé à 18 d'entre elles et eux, toutes disciplines et postures confondues. Edgar Morin, Aurélie Trouvé, Mathieu Bock-Côté, Ludivine Bantigny, Nathalie Heinrich, Sandra Laugier, Romain Huret, Fabien Truong ou Gilles Raveaud exposent ainsi leur « tuto d'immunité intellectuelle » face à la Covid-19 en particulier, et un événement en général.

Ravages, N° 1, « Après la fièvre, la canicule », Florent Massot. 144 p., 15€.

Écologie & Politique, N° 60, « Lutter contre le gaspillage : réforme ou révolution ? », Le Bord de l'eau. 200 p., 22€.

Idées, N° 7-8, « Qui croire ? », Safran. 216 p., 14€. Disponible en librairie.



PROPHYLAXIE Exiler les super-contaminateurs de Covid-19 ?

« Quand l'air est pur, respirez-le au maximum. » Telle est la dernière recommandation de l'épidémiologiste américain George A. Soper (1870-1948) dans sa lutte contre la grippe espagnole. Dans notre étrange Moyen Âge 2.0, la pandémie s'est invitée comme la visiteuse inattendue – mais théorisée, annoncée, prévue depuis des décennies, de rapports épidémiologistes et sanitaires en travaux parlementaires (sans oublier la CIA). L'éditeur Gérard Bérreby a exhumé un texte diagnostique zéro. *The Lessons of the Pandemic* publié dans *Science* le 30 mai 2019 analyse cette « pandémie qui balaie la planète [et qui] est sans précédent ». La grippe espagnole. Le plus « stupéfiant étant le mystère qui l'entoure ». Le plus stupéfiant de ce petit texte est son acuité intacte qui nous le fait lire bouche bée. Il décrit l'indifférence du public face à un ennemi invisible,

le questionnement démocratique sur les mesures individuelles et collectives, l'insécurité informationnelle et scientifique. Un autre morceau de bravoure de Soper alias « le combattant d'épidémies », aura été sa lutte contre la fièvre typhoïde. Durant des années, il traqua Mary Mallon, une cuisinière porteuse saine et super-contaminatrice qui semait la mort dans les familles de ses employeurs et finira sa vie, après rebondissements et procès, confinée sur une île. *Allia* publiera en septembre le récit de « Mary Typhoïde ». Faudra-t-il, nous aussi, exiler les super-contaminateurs de la Covid-19 ?

Emmanuel Lemieux

Leçons d'une pandémie, George A. Soper (trad. de l'anglais Danielle Orhan), Allia. 42 p., 3,10€.

Durant le grand confinement, il a quasiment pris les manettes de Gallimard. Avec ses « Tracts de crise », Alban Cerisier est l'éditeur de l'année.

L'archiviste activiste

Le 17 mars 2020, tout un groupe d'édition est parti se confiner. Tout ? Pas tout à fait. Alban Cerisier a été l'un des éditeurs les plus actifs de la place désertée de Paris, si ce n'est le seul. Les Cameron refroidissaient, le papier se stockait, les livres s'accumulaient contenus derrière la digue, mais le ludion de Gallimard a su remuer ciel et terre. Il a pris d'assaut le site Web de Gallimard et créé sur les chapeaux de roue, son petit média : « Tracts de crise ». L'édition numérique en accès libre et gratuit remplaçait le commerce des livres. 27 000 lecteurs téléchargeaient, tous les jours de la semaine, ces textes sur le vif, et les répercutaient sur leurs propres réseaux sociaux.

Une opération habile qui à la fois montrait, malgré tout, la puissance d'in-



Alban Cerisier, février 2020, Paris.
©Olivier Roller pour Les Influences.

fluence de Gallimard, sachant mobiliser des dizaines d'écrivains, de chroniqueurs et de penseurs en ces temps de crise, et scandait les variations de la pensée et des mentalités au fil des jours. À peine déconfiné, l'éditeur a publié le 4 juin,

l'ensemble des textes en un gros recueil à statut historique. Ce qui était accessible sur écran devient sacré et encore plus crédible sur papier imprimé.

De l'actu à l'histoire : Alban Cerisier connaît très bien ces ressorts, lui qui est depuis un quart de siècle, l'archiviste de Gallimard. Une fonction unique dans l'édition française. C'est en plongeant dans la mémoire de l'éditeur, que le chartiste a eu l'idée de réactiver la collection Tracts créée dans les années 1930. Celle là même qui a produit des classiques comme *Retour d'URSS* d'André Gide, *Avertissement à l'Europe* de Thomas Mann ou encore *Refus d'obéissance* de Jean Giono. Avec Tracts 2.0, ses collègues du futur auront du grain à moudre.

DEBRIEFING « Il faut éditer en tremblant »

Comment avez-vous décidé et monté la logistique « Tracts de crise » ?

ALBAN CERISIER : « Au premier jour du confinement, nous nous sommes dit que « Tracts » ne pouvait rester muet dans cette circonstance exceptionnelle qui créerait, selon toute vraisemblance, un grand besoin de débat et d'expression. Et nous nous sommes sentis un peu obligés à l'égard des auteurs, des libraires, des bibliothécaires et des lecteurs d'imaginer quelque chose qui puisse maintenir ce lien éditorial brutalement défait. La formule de Tracts de crise s'est imposée d'elle-même, sous l'effet de la contrainte autant que par l'inventaire de nos moyens. Il se trouve que je dirige la société numérique Eden Livres, filiale pour partie de Gallimard ; je savais que nous disposions déjà des outils numériques pour pouvoir déployer rapidement une solution permettant de diffuser un avatar de « Tracts » en période de confinement : des petits livres numériques (6 000/7 000 signes environ et en moyenne) offerts chaque jour, et diffusés soit par abonnement via mail, soit sur les sites des libraires. Les textes ont d'abord été demandés aux auteurs de Tracts ou que nous savions proches de la collection, avant que la communauté ne s'étende à d'autres, avec l'aide des éditeurs de la Maison.

C'est une expérience éditoriale passionnante et vraiment inédite pour ce qui me concerne. Une nouvelle façon de faire de l'édition, avec des textes variés dans leur expression et leur intention, avec pour seul point commun la circonstance... J'ai voulu varier les axes, les genres, j'ai cherché aussi à éviter les redites – le plus grand péril, tant l'expérience est extraordinaire mais commune. Résultats : 27 000 abonnés en deux mois et de très nombreux téléchargements quotidiens – les textes continuant encore à être téléchargés actuellement sur le site web de tracts comme sur les sites de librairies. Sans compter la circulation spontanée de ces textes, hors de notre contrôle (réseaux sociaux, mails entre lecteurs, etc.).

Quels sont les textes qui ont été les plus téléchargés ?

Les « Tracts de crise » d'Etienne Klein (environ 40 000 ex.), Sylvain Tesson (idem), Régis Debray, Erri de Luca, Cynthia Fleury, Adèle Van Reeth, Annie Ernaux, Johann Chapoutot, Gaspard Koenig, Thomas Snégaroff, Alain Badiou, Erik Orsenna, Pierre Bergounioux, Alessandro Baricco... Un bel accueil aussi des tracts de Jean-Paul Demoule sur la préhistoire du confinement ; ainsi que pour les magnifiques textes de Nancy Huston, Frédéric Boyer,

Catherine Cusset...

Le texte méconnu d'Albert Camus, aussi, *Exhortation aux médecins de la Peste*, issu des archives de *La Peste*, a fait partie des meilleures ventes. On estime aujourd'hui à environ 800 000 téléchargements des textes au total.

La Covid va t-elle transformer la collection ?

Oui, l'objet et la forme « Tracts » constituent une nouveauté dans le paysage éditorial et il est difficile d'anticiper ses évolutions *proprio motu*. Nous découvrons les choses en avançant ; et il faut éditer en tremblant ! Mais nous avons quelques idées...

Ce qui est sûr, c'est que nous allons continuer à publier, quand le besoin s'en fera sentir, des textes purement numériques en complément des Tracts imprimés, sous l'appellation « Tracts en ligne ». Ce seront des textes courts. La publication récente du texte de Régis Debray, *Alignez-vous !*, la veille de l'Independence Day en est l'illustration. Il y en aura d'autres. On a donc l'impression que les choses continuent à prendre, selon une alchimie éditoriale qui ne doit rien, mais vraiment rien de rien, à un plan marketing. »

MÉMOIRES DE LA COVID-19

Tracts de crise. Un virus et des hommes (18 mars-11 mai 2020), Alban Cerisier (dir.), Gallimard, 272 p., 18,50€.

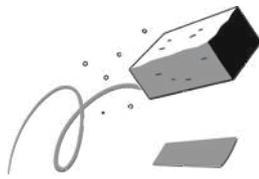
Durant cette période assurément historique, d'autres éditeurs ont recueilli avis et analyses du pouvoir intellectuel. Des ouvrages rapidement déconfinés avant que ne survienne et submerge la longue vague d'essais et de documents.



Par ici la sortie, Seuil, 192 p., 14,90€.

Rester vivants. Qu'est ce qu'une civilisation après le coronavirus, Le Figaro/Fayard. 270 p., 16€.

SUCRE



Quelques idées pour la route.

GAFAM

Fuir la calamité CALAMITE

Voilà une mise en garde étoffée et signée Jaron Lanier, programmeur star et prophétique de la Silicon Valley : pour s'en sortir, désertez les réseaux sociaux. Radicalement. C'est qu'un système fausse le jeu. CALAMITE ou « Comportements Altérés et Loués à des Annonceurs-Manipulateurs par des Ingénieurs à la Tête d'Empires ». On les appelle les GAFAM : Google, Apple, FaceBook, Amazon et Microsoft. Ce système fait de vous aussi un véritable « enfoiré » (ou enfoirée, c'est très inclusif) souligne l'ingénieur en dreadlocks. 6 composants vous dégradent : en captant votre attention, en « bafouant » votre vie privée, en « canardant » votre esprit avec des contenus de toutes sortes, en « laissant les pires Enfoirés [vous] manipuler secrètement » pour empêcher des

profits, et enfin, en vous entourant de « fausses personnes dans une société factice » alors que vous estimiez être hyperconnectés. Le système cultive le pire de nos personnalités. Plutôt que de s'Instagramatiser et d'offrir toutes vos données à CALAMITE, le dissident, théoricien de la réalité virtuelle, recommande une désertion massive et un usage raisonné sans surveillance d'Internet. Envoyer des courriels à ses (vrais) amis. S'informer mieux en allant à la source et sans stress. Visionner des vidéos sans compte. Et surtout, ne dites pas à Tweeter et à Facebook que vous allez désertir, ils trouveront encore moyen de vous faire les poches.

Stop aux réseaux sociaux !, Jaron Lanier, Deboeck supérieur. 176 p., 14,90€.



L'ÉCHEC

Le nouveau modèle triomphant du capitalisme

Autrefois, on sabotait les moyens de production pour enrayer la machine, désormais le capitalisme triompherait en intégrant cette même méthode. « Dans toutes les sociétés du monde, on sait que patienter et faire la queue marque un état de subordination, d'infériorité et de soumission à une discipline, puisque cela crée des 'inégalités temporelles'. Il n'en va pas autrement à Wall Street et dans la Silicon Valley. » Spectateurs ou emprunteurs, nous sommes conditionnés à attendre la gratification promise et toujours relancée par l'obsolescence programmée, la précarité des liens sociaux, l'ultra-solitude et une fausse liberté (auto) entretenue. La grande panne imposée par le virus va-t-elle contraindre ce système à en rabattre ? « Oui » disent l'anthropologue et la spécialiste de la culture numérique

à la condition qu'un combat culturel et de protections sociales de grande envergure permette aux citoyens consommateurs de résister à l'horizon addictif du « choix illimité ».



Le triomphe de l'échec, d'Arjun Appadurai et Neta Alexander, Payot. 220 p., 20€.

ANTIQUITÉ

Alertez la ministre de la Recherche

Non, le monde antique n'est pas étranger à la science moderne, c'est même tout le contraire. Si la reconnaissance et les droits d'auteurs existaient, les héritiers d'Hipparque, Euclide, Hérophile de Chalcédoine, Conon de Samos ou Aristarque contracteraient une dette abyssale de la part de la science moderne. Or celle-ci a escamoté toutes traces de ses origines variées qui ont pourtant conflué et conçu le socle des connaissances modernes. Le mathématicien

et historien Lucio Russo propose une brillante et salutaire synthèse de cet héritage : « de nombreux concepts de la science moderne et surtout les fondements même de la méthode scientifique remontent à l'Antiquité classique – plus précisément presque toujours à l'héritage hellénistique. En l'oubliant, on altère dangereusement notre compréhension de la science : pour comprendre les concepts scientifiques, il est essentiel de savoir pourquoi ils ont été élaborés. » Les concepts actuels

de l'astronomie, l'idée de gravitation, le positionnement des étoiles, la théorie des marées, l'héliocentrisme, Euclide ont ainsi d'évidentes influences antiques - une fois que l'on a bien voulu les rappeler. Russo veut éviter aussi le piège de la culture classique qui s'enferme dans la sphère humaniste selon lui. Il invite les « classicistes », byzantins « gardiens jaloux du passé glorieux d'un monde qu'ils savaient mourants », subdivisés en tribus latines et grecques à reprendre

la haute mer du savoir et à se frotter toujours plus aux cultures les plus éloignées d'eux-mêmes pour revivre et faire Renaissance.



Notre culture scientifique, Lucio Russo, Les Belles Lettres. 236 p., 17,50 €.

ABONNEMENT



Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

Courriel

Je soutiens et souscris un abonnement d'un an pour **Le Caoua des idées** à compter du 4 septembre 2020.

55€ au lieu de 72€ pour 48 numéros (dont 1 double). Je bénéficie gratuitement du pack de 4 numéros de juillet 2020.

- Je paie par chèque à l'attention de **L'Agence Les Influences**.
- Je désire recevoir une facture acquittée.

Se procurer des exemplaires, s'abonner en ligne :

<https://boutique.lesinfluences.fr>



Le 8 juillet, le doyen des intellectuels français a fêté ses 99 ans. Mais que penser de sa pensée ? Radiographie.



Edgar Morin vient d'avoir 99 ans... Voilà qui nous rajeunit.

Car par l'effet d'un prodige interloquant, à la manière de ce que raconte Platon dans le mythe du *Politique*, Edgar ne vieillit pas, comme nous tous, qui allons inexorablement de la naissance vers la mort. Avec le cortège des inconvénients d'exister accentués par la succession des ans. Entre ressassement, bougonnement et ressentiment.

Certes, il avance en âge, comme on dit, mais en apparence, seulement. À un moment donné – il faut imaginer, dit la fable platonicienne, « une secousse violente marquant le passage d'un sens à l'autre » – le cycle s'est inversé et Edgar s'est mis à rajeunir. Il suffit de regarder les photos : il était beaucoup plus âgé il y a 40 ou 50 ans. Il portait alors les marques du temps. On a même parfois du mal à le reconnaître, comme s'il était quelqu'un d'autre. Aujourd'hui, au contraire, il semble avoir atteint une sorte de stade étrange, hors temps, quasi pérenne. C'est une impression largement partagée par ceux qui le connaissent d'un peu près.

Pour apprécier sa jeunesse, qui n'est pas seulement d'esprit, mais aussi de désir et d'allant, il suffit encore de le lire. Car la

lecture de ses œuvres, des dernières en particulier, montre une intelligence déliée des retenues de l'âge adulte. De ce qu'il faut dire ou ne pas dire. De ce qu'il faut penser ou ne pas penser. Du terrible encroûtement des idées et des passions. Heidegger nous invitait à risquer l'aventure d'un pas qui rétrocede. Ce qui suppose d'être capable d'apercevoir les choses à leur état naissant. Au moment où elles adviennent. Lorsque la chrysalide devient papillon. C'est précisément ce qui caractérise l'intelligence morinienne, une disposition à l'émerveillement devant l'extraordinaire créativité de la vie, devant la diversité des êtres, devant les ressources inépuisables de l'imagination, devant la beauté du monde.

N'est-ce pas ce qui fait le génie de l'enfance, ce mélange de sérieux et d'impertinence, d'extrême attention et de propension à la rêverie ? Cette capacité à ne pas être dupe du jeu des « grands », des puissants du jour, à garder par-devers soi une sorte d'innocence inentamée qui donne aux mots de la langue une saveur et une radicalité toujours recommencées.



* Professeur de philosophie, essayiste et directeur du *Cahier de L'Herne* Edgar Morin (2016).

EDGAR ET LE VIRUS



Les lecteurs familiers d'Edgar Morin, notamment de ses essais d'écologie politique, n'apprendront pas grand-chose, les autres auront la chance d'une clé d'entrée dans le système de pensée d'un intellectuel à

l'œuvre protéiforme et qui est particulièrement à l'aise dans le chaos. Avec ses réflexions sur le vif de la Covid-19, il boucle pour ainsi dire une boucle existentielle, celle qui a l'âge de 10 ans l'a vu orphelin de sa mère Luna, terrassée par les séquelles de la grippe espagnole.

Épaulé par la sociologue Sabah Abouessalam, son épouse, il brosse la fresque des catastrophes interactives du capitalisme vorace, de la politique absente, de la mondialisation, des sociétés et des individus qui régressent. Comme pris par l'urgence, le texte manque certes de précisions et de détails pour ce qui concerne la « nouvelle voie ». Mais c'est aussi la parole d'un homme hivernal qui voit dans ce virus bizarre, une sorte de Sarajevo 1914, un péril mondial à venir avec ses conséquences en chaîne, à moins qu'il ne s'agisse d'un oracle de Delphes du 21^e siècle : des signes qu'il nous appartiendrait d'interpréter. Effondrement écologique, probabilités de guerres et de malheurs XXL, les rais de lumière s'amenuisent mais Edgar Morin veut prendre parti et parier sur le principe d'espérance car « l'humanité possède en elle des vertus génératrices/régénératrices ».

Elx

Changeons de voie. Les leçons du coronavirus, Edgar Morin avec Sabah Abouessalam, Grasset, 14,90€.

« *Un naufrage de la vieillesse* » pestifèrent ses adversaires, aussi nombreux que ses admirateurs. « *Un charlatan* » disait déjà de lui Pierre Bourdieu. Pourtant, on a jamais autant célébré, loué, invité, flatté, filmé, interviewé, médaillé Edgar Morin. Sociologue, philosophe, butineur, observateur novateur, il serait « *humanologue* » selon la bienheureuse expression forgée par Jean-François Dortier, directeur de la revue *Sciences humaines*. Depuis une dizaine d'années, de médias ébaubis en colloques célébratifs internationaux, il est devenu une sorte de star sapioséducteur dont paradoxalement, les travaux ne sont pas vraiment discutés. Viendra ce temps du droit d'inventaire, des crash-tests mais aussi des inspirations d'une pensée originale. Que nous lègue t-il ? Petite plongée dans sa bibliographie monumentale dont on parlera encore dans 100 ans.

E.Lx



1. Le plus patriote. Appel à l'insurrection des Parisiens.

« Appel
Rapatriés, évadés, Parisiens,
Le combat est engagé. Les Schleus assiégés de l'extérieur et de l'intérieur doivent être exterminés.
Soyez à la pointe du combat. Usez de tous les moyens pour saboter et combattre l'ennemi.
Libérez Paris, Vive la France. Vivent nos alliés ! Mort aux envahisseurs allemands. »

18 août 1944, Edgar Nahoum dit Edgar Morin (depuis 1942, dans le réseau de résistance Charette, très original car à la fois gaullo-communiste et franco-allemand, puis commandant dans le Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés) rédige ce tract historique de l'insurrection de Paris. Il écrit aussi beaucoup de poèmes. Il a 23 ans.



2. Le plus ancien. L'année zéro de l'Allemagne.

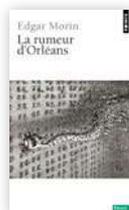
1946. Sur les conseils de son ami Robert Antelme, il publie dans la petite maison d'édition de Marguerite Duras et Dyonis Mascolo, autres amis de jeunesse et de résistance, son reportage « sociologique » en Allemagne dévastée. Le titre plaît beaucoup au cinéaste Roberto Rossellini qui le reprendra pour son chef d'œuvre primé à Locarno en 1947. Morin se pose la question de « *savoir comment le pays le plus cultivé d'Europe avait pu produire cette monstruosité qu'est le nazisme.* » Dans ce chaos, il est allé également au contact des hordes d'orphelins allemands et en a tiré des pages saisissantes.



3. Le plus original. L'Homme et la mort. 1951. À 30 ans, il publie son premier essai anthropologique. L'orphelin et ancien résistant a appris à « *convivre avec la mort* ». Butinant de nombreux savoirs, de la préhistoire à la science-fiction, l'auteur indique aussi une démarche qui ne le quittera plus, celle de la transdisciplinarité.

4. Le plus classique. La Rumeur d'Orléans.

1969. Elle a fêté son demi-siècle toxique : des commerçants juifs étaient accusés d'enlever des jeunes filles dans les cabines d'essayage, on parla même d'un sous-marin de poche remontant la Seine pour expédier les victimes dans les bordels d'Amérique latine. Les enquêtes sociologiques d'Edgar Morin se caractérisent par une effervescence collective dans de joyeuses opérations commando. Dans la même veine de sociologie de terrain novatrice, l'immersion à Plozévet en 1967 pour comprendre la modernisation de la France dans un village breton.



5. Le plus cinématographique. Chroniques d'un été.

1960. « *Etes-vous heureux ?* » Edgar Morin co-réalise avec Jean Rouch, un film OVNI. Du cinéma-vérité sur la question du bien être dans la société française des années 1960, avec Marceline Loridan-Ivens, rescapée des camps, comme personnage principal. Devenu culte et toujours aussi passionnant.



6. Le plus psychédélique. Journal de Californie.

1970. Les journaux comptent dans la biblio Morin : écriture subjective et narration foutraque, profusion d'idées et vitalité stimulante. Celui-ci est le making-off d'une impressionnante régénération intellectuelle. Il faut lire également le récit tout fou de sa convalescence au Mountain Sinai Hospital de New York, *Le Vif du sujet* (1969).

7. Le plus politique. Introduction à une politique de l'homme.

1965. Bien sûr, *Autocritique*, récit de sa déstalinisation, qui peut se lire comme un manuel de désintoxication idéologique. Bien sûr l'aventure de la revue *Arguments* avec Claude Lefort, Castoriadis et Kostas Axelos. Mais le sociologue a publié un tout premier essai qui est la boussole historique et robuste de son cap politique : tenter d'articuler les pensées anarchistes, communistes, socialistes et écologistes, mais aussi revitaliser l'humanisme.



8. Le plus intimidant (à tort). La Méthode.

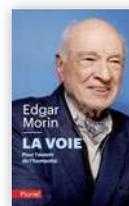
1979-2006. Six tomes qui forment une cathédrale, mais qui peuvent se lire de façon autonome.

9. Le plus polémique. Tariq Ramadan.

2014-2017. Une vie d'intellectuel sans polémiques cela n'existe pas. Edgar Morin en a collectionné. Parmi celles qui ne passent toujours pas, son article publié dans *Le Monde* sur le « *cancer israélien* ». Mais surtout, deux livres rendent perplexes : ses « dialogues » avec le prédicateur Tariq Ramadan. « *Il se voulait un réformateur moderne, il finit en Tartuffe de l'islam* » nous résumait-il au lendemain de la mise en examen de son interlocuteur pour prédatation sexuelle. Du « dialogue » au statu quo.

10. Le plus gourou. La Voie.

2010. Morin superstar. Dans la foulée du succès de Stéphane Hessel et son *Indignez-vous !*, le compère qui est aussi un compagnon de route de Nicolas Hulot, lui répondit : « *il ne suffit pas de dénoncer, il faut énoncer.* » D'où cette voie constituée de plusieurs voies (écologie, économie vertueuse, démondialisation, débureaucratiation, éducation,) et cette invitation à relier toutes les initiatives et innovations politiques, économiques, démocratiques locales comme autant d'oasis d'une nouvelle civilisation.



CRASH-TEST

Comme une conclusion provisoire à son essai publié en 2019, Denis Olivennes commente les effets de la pandémie sur le modèle social français.

« La France a perdu l'idée du progrès »

À l'épreuve de la pandémie, votre démonstration sur un modèle social français a-t-elle perdu de son acuité ?

DENIS OLIVENNES : Il me semble que la Covid-19 a tragiquement testé toutes les facettes du modèle français que je décris dans mon livre, le meilleur comme le pire. Je ne mets pas en cause les vertus de ce modèle qui ont constitué un facteur de protection contre la crise et nous éloigne d'un scénario social type *Raisins de la colère*. Ceux qui dénoncent la France comme un méchant système néolibéral en sont pour leurs frais. Les ultralibéraux blâment, eux, devant un niveau d'engagement public de haut niveau qui dépasse celui de nos voisins. Mais pour ce qui concerne l'efficacité réelle du modèle, on a bien vu, une fois de plus, qu'il n'était pas au rendez-vous. Alors que le niveau de financement de la santé en Allemagne est équivalent à celui de la France, on y a constaté une réelle efficacité, alors que nous nous débattions dans la pénurie de masques, de surblouses et de respirateurs. Avec les mêmes dépenses, les Allemands ont plus de médecins et d'infirmières que nous, et mieux payés, mais énorme différence, beaucoup moins d'hôpitaux et des hôpitaux plus grands, donc moins de dépenses d'administration. Ce qui m'a le plus frappé est le consensus et l'adhésion de la société allemande beaucoup plus nette aux décisions politiques. Le gouvernement français a même suscité plus de méfiance que ceux de l'Espagne et de l'Italie, pourtant en plus mauvaise posture. Ici, l'inefficacité étatique nourrit la défiance politique.

Vous qui avez été dans la préfectorale lors de votre stage de l'Ena, comment appréciez-vous leur rôle ?



Denis Olivennes.
Né le 18 octobre 1960. Nouveau DG du quotidien *Libération* et essayiste. A milité, lycéen, dans les Comités rouges. Normalien, énarque, Secrétaire général de la Fondation Saint-Simon en 1981. DG d'Air France, président de Canal+, PDG de la Fnac, directeur de publication du *Nouvel Observateur*, président de Lagardère active et CMI France.

On a tellement stratifié l'Etat, tellement complexifié depuis des décennies ! Regardez la tutelle de la santé, les ARS et tout le reste. Incompréhensible. On a gardé l'Etat centralisé, mais on l'a déconcentré. Et puis on a greffé là-dessus un bout de décentralisation. Tout le monde fait un peu de tout, personne ne fait une chose vraiment. Un « en même temps » calamiteux. On en est à un point où je suis pour ma part favorable à une vraie décentralisation pleine et entière. Une vraie régionalisation. Et on supprime les préfets.

Vous qui ne méconnaissez pas les élites, comment les avez-vous trouvées durant le confinement ?

Avec les tribunes ridicules comme celle des « 200 artistes et scientifiques », nous avons assisté à une démonstration effrayante du « peopopulisme ». C'est le triste spectacle d'une classe vaniteuse et moralisatrice, totalement décalée dans un pays qui a du mal à s'aimer.

Quelle serait la postface de votre essai ?

Je suis très pessimiste devant l'état d'inflammation du pays. La France a perdu l'idée du progrès. La prime aux idées folles de la décroissance ou de la radicalité égalitariste va être très grande, je le crains. Je rêve moi d'un grand *big bang* intellectuel, un exercice de régénération comme le fit Renan lors de la défaite de 1870, cherchant à saisir les éléments prussiens de la victoire. Ce virus, qui frappaient tous les pays de la même manière, a eu au moins l'avantage de tester la performance de chacun d'entre eux. C'est rare de se comparer ainsi en grandeur réelle. Dans cette épreuve, l'Allemagne a gagné. Ayons la modestie de comprendre pourquoi. »

POUR DE NOUVEAUX JOURS HEUREUX

C'est un essai d'avant, publié à l'été 2019. *Le délicieux malheur français*, signé Denis Olivennes, est un écorché du modèle social, économique et politique français. Et un plaidoyer. Garder les principes du modèle mais transformer radicalement la manière de faire. Changer de regard surtout. Dans une démonstration sans gras et chiffrée à la meilleure documentation, l'essayiste démontre à contre-courant les atouts d'un modèle qui ne demande qu'à être dégrappé pour retrouver de sa puissance de faire. Covid-19 ou pas, la France vit bien mais pas tout le monde, les rentiers s'enrichissent, les plus vulnérables sont soutenus mais il est interdit d'être dans la moyenne : « la paupérisation des Français moyens », le triomphe social des corporations et la tyrannie culturelle des minorités ont eu raison des espérances » décrit-il. Il y a aussi quelque chose de bleu à l'âme chez Denis Olivennes. Les « jours heureux » du Conseil national de la Résistance de 1945 sont loin, la fête sociétale de Mai 1968 a épuisé ses effets, et il aimerait bien qu'un nouveau bonheur français prenne date.

ELx



Le délicieux malheur français, Denis Olivennes, Albin Michel, 251 p., 19,90€.



Le Caoua des idées hebdo est édité par L'Agence Les Influences. Sort les vendredis (sauf mois d'août). 48 numéros/an. Directeur de publication : **Jean-Frédéric Pianelli**. Conseillère éditoriale : **Isabelle Pontailhier**. Co-direction de rédaction : **Emmanuel Lemieux** et **Marion Rousset**. Photographe : **Olivier Roller**. DA : **Jean-Luc Hinsinger**. Mise en page : **Arnaud Lemaire - Samarcande**. Webmasteriat : **Lionel Fortuny - Samarcande**. Rédaction : 23, rue Bénard, 75014 Paris.

Commission paritaire : en cours.

Une info à transmettre, une question à poser : idees@lesinfluences.fr

Du Covid à la canicule, un temps de chien

Paris Match | Publié le 05/06/2020 à 18h03

 Alfred de Montesquiou



« Ravages », 140 pages, Massot Editions.

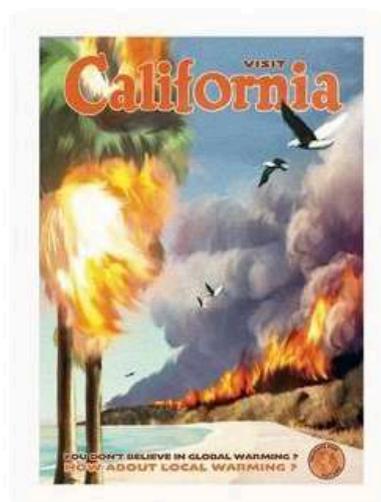
DR



Chroniques Vertes : chaque semaine, la crise écologique vue par les créateurs. Cinéma, romans, documentaires, essais, expos... comment la culture fait face aux défis de la planète. Aujourd'hui la nouvelle revue « Ravages », consacrée à la canicule sous tous ses angles.

« Après la fièvre, la canicule » proclame avec un certain humour noir la couverture de « Ravages » pour souligner que la crise mondiale du coronavirus pourrait n'être qu'une modeste répétition générale des futurs problèmes environnementaux, à commencer par le réchauffement climatique. Au pic de l'été, celui-ci devient « canicula », la « petite chienne », du Latin « canis », autre nom de l'étoile Sirius dans la constellation d'Orion que les Romains associaient à l'apparition des plus fortes chaleurs. Certains parlent d'un « temps de chien » pour décrire une pluie incessante, mais il y a fort à parier que d'ici quelques années la météo canine renverra plutôt à l'inexorable fournaise estivale.

Lorsque, en 2050 par exemple, le climat de Londres sera devenu comme celui de Barcelone aujourd'hui et que celui de Paris s'échauffera de 6 degrés en été pour ressembler à l'atmosphère de Canberra (selon une étude allemande s'appuyant sur les prévisions du GIEC). Un avenir beaucoup plus proche qu'il n'y paraît quand on voit que tous les records de chaleur furent pulvérisés le 25 juillet de l'année dernière, notamment à Paris qui flirta avec les 43 degrés.

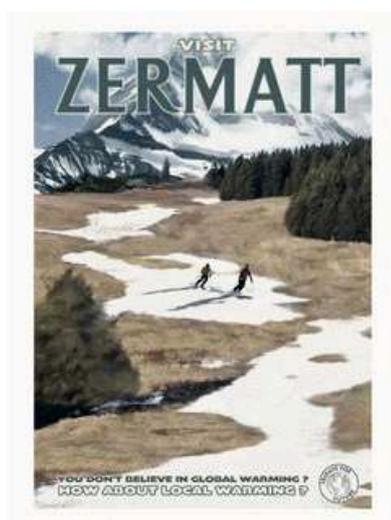


Compilation de textes très anglais, très vifs, souvent originaux ou nouvellement traduits, « Ravages » annonce la couleur dès son titre, et convoque pour explorer l'avenir certaines des références mondiales en matière de la littérature prospectiviste ou de l'analyse environnementale. Une brève nouvelle de Margaret Atwood ouvre le bal en décrivant les âges de l'humanité depuis l'homme des cavernes jusqu'à celui du désert mondial qu'il aura lui-même façonné. Une étude acérée de Naomi Klein décrit la dimension politique des dommages infligés à l'Amazonie par le président brésilien Jair Bolsonaro, soulignant le lien entre populisme, racisme anti-Indien et destruction du « poumon vert » de la planète.

Puis un texte de Jared Diamond explore la notion de « capitalocène », comme on parle « d'anthropocène » pour décrire le nouvel âge géologique de la Terre que l'homme serait en passe de générer. Monstre sacré de la pensée environnementale, Diamond souligne l'efficacité des mécanismes de taxe sur le carbone pour changer les pratiques industrielles, et propose d'inclure la pollution dans le calcul du prix du pétrole...

A lire : Pour Raoni, Bolsonaro "profite" du coronavirus pour "éliminer" les indigènes

Rythmée de photos et de quelques illustrations croustillantes (dont cette affiche pour le ski... sur herbe, après la disparition de la neige), incisive et très complète, la revue accomplit l'exploit d'être à la fois fort pointue et accessible au plus grand nombre. Une forme d'élégance intellectuelle lui fait même vouloir conclure par une nuance d'optimisme : c'est l'ultime chapitre, « Acclimatation », explorant l'hypothèse d'un riviera de palmiers en Scandinavie, ou encore l'émergence d'un grand mouvement « ecosexuel » (<http://sexecology.org>) d'amant.e.s de la planète qui sauveraient Gaïa dans un grand élan charnel.



« Ravages », 140 pages, 15 euros en librairie, Massot Editions.

Arrêtons de parler de canicule : c'est notre quotidien de demain, et voilà à quoi il ressemblera

par Mathias Chaillot

25 juin 2020

Notre monde ne ressemblera en rien à celui de nos parents. La preuve.

Saint-Rémy de Provence, mercredi 24 juin, 16h21, 32°C. A l'ombre, je peux écrire ces lignes sans suffoquer. Je me verse un Coca, et les glaçons ne fondent pas tout de suite. Il fait chaud, mais c'est encore « raisonnable ». En temps normal, en juin, la température moyenne est pourtant de 20°. La maximale, de 29°. A la télé, on parle d'un possible « épisode caniculaire ». D'un été qui s'annonce costaud. Un de plus.

Pour le premier numéro de sa nouvelle formule, la revue *Ravages* s'intéresse à la canicule. Une thématique explorée en profondeur avec bien Margaret Atwood (l'autrice de *la Servante écarlate*) ou Pablo Servigne, le chantre de la collapsologie. Ecrivains, témoins, chercheurs, tous explorent ce monde caniculaire qui nous attend et, page après page, une idée me frappe : ce monde terrifiant décrit ici sera bientôt notre quotidien.

Le jour le plus chaud

Canicule vient du latin *canicula*, nous apprend la revue, « petite chienne ». C'est aussi le nom donné dans l'antiquité à l'étoile Sirius, « le grand chien » de la constellation d'Orion. Sirius, par contre, ça vient du Grec : « brûlant », car il est l'astre le plus ardent après le soleil. Durant l'antiquité, du 24 juillet au 24 août, Sirius se lève d'ailleurs en même temps que le soleil. La période du grand chien, en toute logique, était déjà la période des fortes chaleurs.

Les effets de cet astre sont les plus puissants sur la terre, pensait Pline l'ancien, qui écrivait : les mers bouillonnent à son lever, les vins fermentent dans les celliers, les eaux stagnantes s'agitent ». Et si vous vous dites que les anciens avaient une imagination débordante, lisez la suite.



States of Mind / Image d'illustration / Ann Veronica Janssens – yellowbluepink.

Wellcome Collection

On reste dans le passé. Oh, pas bien loin : l'année dernière. Dans un article d'Elsa Mari sur « le jour le plus chaud qu'a connu la France » publié lui aussi dans *Ravages*, nous replongeons dans cette journée du 25 juillet 2019. On y suit les coulisses de Météo France, et la grande valse des chiffres. On prévoyait 42°C à Paris. Erreur : nous sommes montés à 42,6°, soit 2 degrés de plus que le précédent record de 1947.

« Dans ces départements [touchés par l'épisode du 25 juillet] les grandes places s'étaient vidées, les promeneurs avaient ralenti le pas, comme les trains, peut-on lire dans un article du Parisien, repris dans la revue. Thalys a même stoppé ses ventes de billets vers la Belgique, l'Allemagne et les Pays-Bas en raison « de graves perturbations dues à des conditions climatiques exceptionnelles », écrivent-ils.

Ce même jour, L'Espagne bat aussi tous ses records. En France, les services de santé surchauffent. En une soirée, 14 enfants qui se trouvent dans un gymnase de La Garenne-Colombes (Hauts-de-Seine) sont hospitalisés, victimes d'un coup de chaud.

Ca y est : des zones sont scientifiquement invivables pour l'être humain

Quelques chiffres, encore, si besoin est de prouver qu'il ne s'agit pas d'exceptions, mais d'une tendance.

Les cinq étés les plus chauds en Europe depuis 1500 se sont tous produits après 2000.

En 2010, à cause d'un « coup de chaleur » à Moscou, on comptait 700 victimes par jour. En 2018, dans le sud-est du Pakistan, la planète a enregistré sa température la plus chaude pour un mois d'avril, rappelle la revue *Ravages*. On estime qu'en Inde, une journée au-dessus de 35° augmente la mortalité annuelle de 0,75%. En 2016, le pays a atteint les 49°C plusieurs jours de suite.

Si nous atteignons +4°C en 2100 (un « scénario pessimiste » qui semble de plus en plus devenir le « scénario optimiste »), la canicule de 2003 ressemblera à un été normal. Oui, celles où 20 000 Français y ont laissé la vie.



Petrol station with elephant & kids – serie « This empty world » / Photo Nick Brandt / Dans cette série prise au pays Masai, le photographe met en scène une faune traquée au milieu d'humains résignés.

Les températures qui grimpent, c'est notre santé qui souffre, mais pas que. Car à un certain stade, c'est notre vie qui est en jeu. On estime qu'à partir de « 35°C Wet Bulb » (ou 35°C bulbe humide, c'est à dire avec un certain niveau d'humidité), l'humain n'est tout simplement pas capable de survivre. La sudation ne se fait plus, le corps n'arrive plus à se refroidir, les organes lâchent les uns après les autres.

Selon une étude parue dans la revue *Science*, ce niveau de chaleur meurtrière, que les modèles climatiques prévoient pour la deuxième partie du XXI^e siècle, a déjà été atteint brièvement en des points très localisés du Pakistan et des Emirats arabes unis. Et ça s'accélère.

Le monstre

Tournons quelques pages de *Ravages*, et arrêtons-nous sur un autre article. Le 26 octobre 2019, un éclair tombe dans le parc national de Wollemi, en Australie. Le vent aidant, le feu prend. Ce sera le plus grand incendie (à partir d'un point unique) que l'Australie aura connue. En quelques semaines, il rejoindra d'autres feux dans le pays, créant ce que les locaux baptisent alors « le monstre ».

Le 12 novembre, jour de canicule exceptionnelle, 300 départs d'incendie sont recensés. Le monstre les engloutit, continue sa route, dévorant tout sur son passage. Tel Godzilla, il écrase tout, ravage de villages, enlève des vies, envoie d'une pichnette voler des maisons. « Les grandes incendies créent leurs propres vents, leurs propres conditions météorologiques, les flammes montent avec la fumée, elles sont en l'air, elles brûlent dans l'air ! », peut-on lire. Au total, le monstre aura détruit une zone de 444 000 hectares, soit sept fois Singapour.



Detwiler Fire de Mariposa, Californie. Photo de Jeff Frost, qui a documenté de 2015 à 2019 70 feux américains en 350 000 photos.

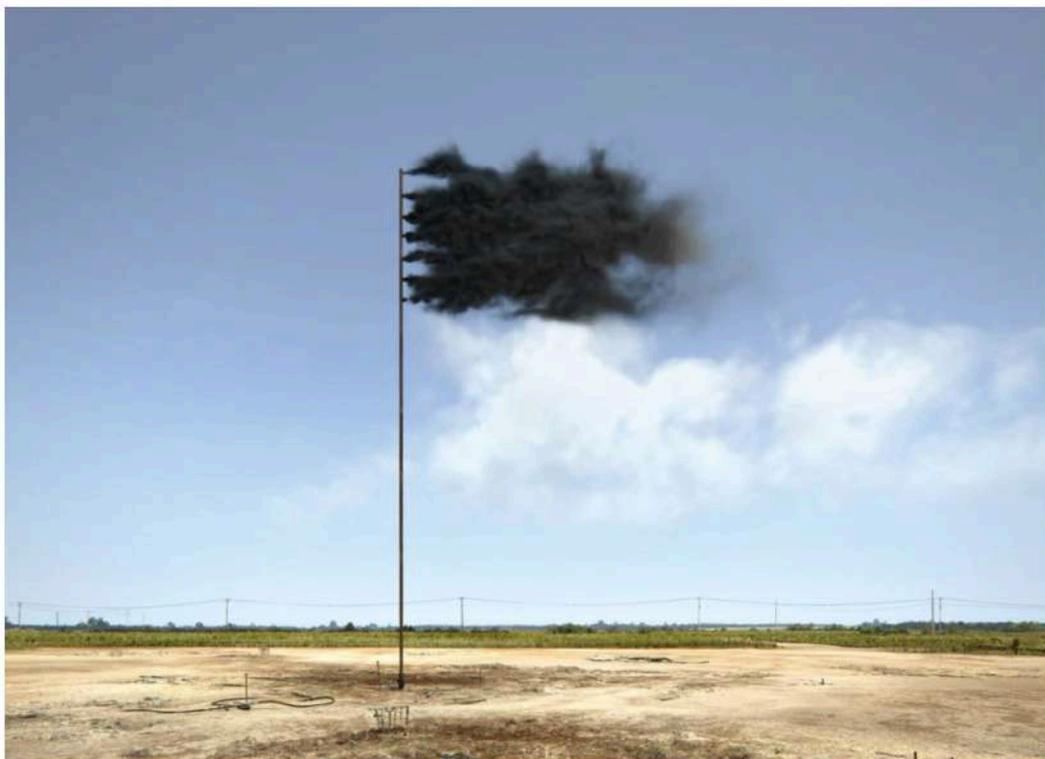
Ces monstres, il va falloir s'y habituer. Ils sont déjà nos voisins. En Amazonie (pour des raisons différentes) et en Californie, ceux qu'on a baptisé les « mégafeux » font partie des images de l'été, au même titre que les touristes qui mangent des glaces sur les plages de Santa-Monica et les reportages sur les méduses.

Les mégafeux représentent 3% du nombre total d'incendies, 90% des surfaces brûlées. Ils n'ont rien à voir avec ceux que les pompiers affrontaient dans les années 90 car ils sont méga par leur taille, mais aussi par leur puissance : face à eux, l'humain ne peut rien. Des spécialistes du climat estiment que les forêts d'Amérique du Nord devront changer de nature pour survivre, que les réserves d'eau seront sans doute massivement polluées, et que des villes entières doivent être déplacées. « En Californie, l'exceptionnel est devenu la règle (...). Des victimes racontent qu'elles ont retrouvé dans leur maison un frigidaire appartenait à leur voisin. Ironiquement, les barbecues ont fondu. Il est arrivé que les roues de voiture en aluminium forment une flaque au sol, ce qui signifie que la température avait dépassé 660° ». Dans un autre article, quelques chercheurs osent réinventer l'histoire du rapport de l'homme avec le feu. Nous ne serions pas entrés dans l'ère de l'anthropocène (l'ère géologique modifiée par l'homme), mais dans le pyrocène. Depuis que nous avons maîtrisé le feu, puis les énergies fossiles, nous avons enflammé le monde.

9 milliards de climatiseurs, et moi et moi et moi

Alors, comment on lutte ? Ne vous inquiétez pas, il existe des solutions. Par exemple, faire comme en Arabie Saoudite, qui brûle 700 000 barils de pétrole quotidiennement chaque été... majoritairement pour faire fonctionner ses climatiseurs. L'air conditionné, c'est 10% de la consommation globale d'électricité. Une électricité souvent produite avec des carburants fossiles émettrices de CO2 et responsables du réchauffement. Nous aurons 700 millions de climatiseurs supplémentaires dans 10 ans. En 2050, 9 milliards d'entre eux seront en fonctionnement à travers le monde. Et on ne parle pas des centres commerciaux, et même des rues qu'on climatise au Qatar (pendant ce temps là, on râle pour conserver nos champignons qui chauffent les trottoirs, une autre chouette idée pour la planète).

Peut-être faut-il être pessimiste, et s'habituer dès maintenant à la canicule. L'accord de Paris – qui n'est pas respecté – ne visait qu'un objectif de 3,2°. On ne connaît pas les effets des boucles de rétroaction qui pourraient, même en cas de réduction massive des émissions de Co2, nous faire dépasser les +4°C. L'exode rural pourrait être la seule solution de survie, quand les villes seront devenues invivables.



Le drapeau occidental / oeuvre de John Gerrard / Il a été dressé sur le site où jaillit en 1901 le premier forage majeur au monde, au Texas.

En 2050, d'après l'étude « Comprendre le changement climatique à partir d'une analyse globale des analogues de villes » (2019, publiée dans Plos One), on estime que **Marseille aura le climat de Tanger. Berlin, Lyon et Paris auront les températures de Canberra, en Australie.** A Madrid, on se croira à Marrakech. Milan ressemblera à Dallas, Stockholm à Budapest et Londres à... Barcelone. Les villes de l'hémisphère nord passeront en moyenne aux conditions équivalentes à une ville 1000 km plus au sud (à une vitesse moyenne de 20km par an). Pour celles de l'hémisphère sud, pour être honnête, on ne sait pas trop ce que ça va donner. L'étude se contente de citer « des conditions plus sèches et sans précédent ».

Passons sur les conflits géopolitiques ou les extinctions d'espèce. Les chiffres et les exemples de ce « monde d'après » pullulent. Il nous réserve sans doute de nombreuses surprises, bonnes ou mauvaises, qu'il est encore trop tôt pour appréhender, ou même imaginer. Ce qui est certain, c'est que demain, nous devons faire avec les monstres et les mégafeux, les hôpitaux saturés et les climatiseurs énergivores. Et que cette vieille chienne de canicule sera de l'histoire ancienne.



Ravages #1 : Après la fièvre, la canicule

La revue fait peau neuve avec un numéro consacré à la canicule. On y retrouve une vingtaine d'auteurs et de plasticiens venus de pays et horizons différents dont Naomi Klein, Pablo Servigne, Jean-Marie Durand, Jared Diamond ou encore Margaret Atwood. 15 euros, 144 pages, dans toutes les bonnes librairies.

Frédéric Joignot fait encore des Ravages

Le 12 mai 2020, par [Emmanuel Lemieux](#)

En sommeil depuis 7 ans, la revue de l'ancien journaliste des pages Idées du Monde est relancée à la faveur de la pandémie. Premier numéro en librairie en juin, sous le pavillon des éditions Florent Massot.



Frédéric Joignot par Olivier Roller pour la revue IDÉES.

#Culture

Médias. En retraite du *Monde*, où durant seize années, il a noirci les pages « idées » du quotidien, Frédéric Joignot n'a pas attendu trop longtemps et relance la revue *Ravages*, qu'il avait cofondé avec la romancière Isabelle Sorente, Georges Marbeck et Ruwen Ogien.

L'éditeur Florent Massot accueille cette nouvelle mouture réveillée par la pandémie. Vous avez détesté le petit virus de l'hiver-printemps 2020, vous allez frémir devant les feux fous de l'été. En 144 pages, la publication quadrimestrielle réfléchit ici sur le thème de la canicule, et tire peu à peu le fil qui mène de la déforestation aux mégafeux, de l'ère du pyrocène à moins que ce ne soit celui de

l'anthropocène, si ce n'est du capitalocène, jusqu'aux ravages mentaux des organisations humaines et le début de la sixième extinction des espèces.

Des textes forts (et parfois oubliés comme celui de David Wallace-Wells sur *La Terre inhabitable*), des analyses fouillées (géopolitique de la sécheresse) ainsi qu'une belle mise en scène de documents et de visuels témoignent de la puissance de feu de la publication : parmi les contributeurs, on note la présence de Margaret Atwood, Jared Diamond, Naomi Klein, Joëlle Zask, ou Claudia Andujar.

L'ethnologue Patrick Deval et Frédéric Joignot rappellent le ravage suprême dans leur texte : « La moitié des pathologies émergentes qui frappent l'humanité depuis une vingtaine d'années sont des zoonoses - 60 % d'après une étude récente de l'oms. Elles se traduisent, selon une étude de 2017 du nCBI (national Center For Biology information, usa), par 2,5 milliards cas de maladie chaque année. Elles proviennent d'une transmission animale du fait de la colonisation brutale des dernières régions sauvages, de la déforestation qui s'aggrave, du trafic d'espèces protégées destinées à la boucherie et la médecine traditionnelle, mais encore des élevages confinés – comme l'effrayant virus nipah passé par les batteries de porcs malaises (1998). »

« La moitié des pathologies émergentes qui frappent l'humanité depuis une vingtaine d'années sont des zoonoses - 60 % d'après une étude récente de l'Oms. »

Le professeur en écologie humaine, Andreas Malm remet les idées en place : « Notre époque géologique n'est pas l'anthropocène, pas celle de

l'humanité, mais celle du capitalocène. Malgré le succès des enquêtes de Naomi Klein, les récentes mobilisations dans les rue du monde entier, la critique de la responsabilité du capitalisme reste une vision marginale. La science du climat, la politique et le discours sont constamment formulés dans le « récit anthropocène » : dénigrement de l'humanité, auto-flagellation collective indifférenciée, invitation à la population générale des consommateurs de changer de comportement, et autres pirouettes idéologiques qui ne servent qu'à cacher le vrai visage du chauffeur. »

Le journaliste des idées Jean-Marie Durand débroussaille le territoire conceptuel des climato-sceptiques et celui des « agités du bocage ».

Le journaliste économique italien, Alberto Tundo, brosse un panorama féroce des « chacals » et autres profiteurs de guerre climatique.

Un zoom intéressant sur le site Web Isthishowyoufeel, sur lequel s'épanchent les chercheurs du climat : coups de colère, stress, burn-out, ou tristesse profonde.

Dans un entretien, Pablo Servigne, pape de la collapsologie, estime qu'il ne faut plus chouiner mais réfléchir à l'imaginaire politique de demain : « Certes, il y a beaucoup de choses à faire individuellement, et c'est toute la question du mouvement survivaliste. On a tous un survivaliste en nous, et il y a plein de manières d'être survivaliste, mais ce n'est pas mon propos ici. Ce qui m'intéresse, c'est le chantier politique. On pourrait en discuter des heures, et il y a plein de pistes, c'est un grand chantier et c'est pour ça que je ne peux pas y répondre maintenant. »

Dans la précédente collection, *Ravages* concernait plutôt les mœurs politiques et littéraires, un petit Barnum typique de l'esprit français. Dans ce *Ravages* régénéré, la gravité et la profondeur sont de mise. Les ravages s'appellent le déni, la nonchalance, le scepticisme. Le prochain numéro sera dédié à l'eau, et promet d'être rafraichissant comme un verre d'eau glacé à la figure.



Tiré à 5 000 exemplaires, *Ravages* sera dans les rayons de librairies et maisons de la presse, le 18 juin. 10 euros l'exemplaire.

Par Pauline Leduc, le 11.05.2020 à 15h10 (mis à jour le 18.05.2020 à 10h27)

MAGAZINE

Renaissance de la revue "Ravages"

🔒 J'ACHÈTE L'ARTICLE [1.50 €]

👍 J'aime

🐦 Tweet

🔗 Partager

IMPRIMER ▼

AFFICHAGE ▼



Après sept ans d'absence, le magazine revient en librairie sous une nouvelle formule, toujours dirigée par Frédéric Joignot.

La revue *Ravages*, dont 10 titres sont parus entre 2008 et 2013, sort d'un sommeil de sept ans et fait peau neuve. Cette nouvelle formule, toujours dirigée par un



Inscrivez-vous et bénéficiez d'articles premium chaque mois

L'inscription à Livres Hebdo vous permet de consulter plusieurs articles premium par mois et de recevoir nos newsletters

[S'inscrire gratuitement](#)

[Je m'abonne](#)

[Dooal](#)

[J'aime](#)

[Tweet](#)

[Partager](#)

[IMPRIMER](#) ▼

Revue Ravages : "après la fièvre, la canicule !"

LYFtvNews >

> LYFtvNews (Fr) > Editions, livres, DVD

Revue Ravages : "après la fièvre, la canicule !"

le Lun 22 Juin 2020 - 18:39

Agrandir cette image Cliquez ici pour la voir à sa taille originale.



**EN LIBRAIRIE
MASSOT ÉDITIONS**

Ca y est, elle est là. En ce début de semaine caniculaire, nous tenons à vous faire découvrir le premier numéro de la nouvelle formule de la revue RAVAGES, intitulé Après la fièvre, la canicule. À travers le regard de témoins variés - Margaret Atwood, Pablo Servigne, Jean-Marie Durand, Naomi Klein... - ce numéro s'intéresse à la CANICULE, cette autre fièvre qui « menace », et étudie ses effets dans les corps, l'art, les sociétés, ainsi que les actions mises en place pour s'y adapter.

Compilation de textes très anglés, très vifs, souvent originaux ou nouvellement traduits, « Ravages » annonce la couleur dès son titre, et convoque pour explorer l'avenir certaines des références mondiales en matière de la littérature prospectiviste ou de l'analyse environnementale. Parismatch.fr

Alfred de Montesquiou